Cour
FRC
4447

LE JOCKEY DE ST-CLOUD.

Fulmen eſt ubi cum poteſtate habitat iracondia.

Dépêche de St-Cloud à Vienne, du .... novembre 1790.

LES parlemens, celui de Toulouſe excepté, ne ſe ſont pas mis à découvert. S'ils croyent ſe faire un grand mérite de leurs proteſtations ſecretes, ils ſont dans l'erreur. La cour n'oubliera point qu'ils tenoient d'elle leur exiſtence, & qu'ils l'ont réduite à des démarches déſaſtreuſes. Nous avons au contraire beaucoup à nous louer du clergé, notamment des évêques. Ils crient de toutes parts au ſacrilege; ils invitent le peuple à ſe réunir ſous les drapeaux de la religion & de la royauté. Les financiers ſont dignes auſſi des plus grands éloges; ils continuent de tenir les eſpèces ſequeſtrées. Les receveurs des tailles, imperturbables dans le refus d'exhiber les anciens rôles, & la réſolution de retenir ſur leurs comptes à rendre la

M+W 7929

finance de leurs charges, nous ménagent de grandes reſſources. Ils repouſſent autant qu'il eſt en eux les aſſignats. En un mot, les revêtus d'office, comme des derniers emplois, nous aident, à qui mieux, à créer & perpétuer la diſette de toutes choſes.

Nos agens & nos créatures ſur les frontieres, imaginent chaque jour de nouveaux ſtratagêmes d'accaparemens & d'exportations. Nous nous flattons que le peuple, mourant de faim cet hiver, prendra d'autant plus d'humeur contre ſes *Licurgues*, qu'ils ont eu l'imprudence de répéter mille fois, que l'année avoit été très abondante.

Nous ſommes inſtruits que pluſieurs convois de grains, d'armes, de munitions & d'argent, ſont heureuſement arrivés de ce pays dans votre province de Luxembourg; & que Bouillé ne s'oppoſe en ce moment à l'exportation des avoines & fourrages, que parce qu'en même tems qu'il veut devenir populaire, il ſait que vous êtes plus que ſuffiſamment pourvus. C'eſt un bien excellent homme, que ce Bouillé!

Vous devez avoir auſſi beaucoup de nos ſoldats; car ce n'eſt que de votre côté qu'on a favoriſé leur déſertion. Elle monte à 45 mille hommes, y compris les renvois. Si la Tour-du-Pin n'en a avoué que les deux tiers, c'eſt que l'autre a été remplacé par les recrues qu'on n'a pu ſe diſpenſer de faire, & dont il ne parle pas. Merveilleuſement ſecondé par les états-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

majors, il a su tourner à notre avantage les réglemens, qui dans la nouvelle organisation militaire, avoient été conçus pour nous nuire. Les démagogues, en se bornant à proscrire les cartouches jaunes, semblent avoir cru que ce n'étoit que par cette couleur que nous voulions parvenir à nos fins.

St-Priest, le plus ardent de nos serviteurs, St-Priest, forcément déplacé, mais plus que jamais dans nos graces, vous remercie très humblement de vos sollicitudes sur sa complication dans l'affaire de Maillebois & Savardin. Il est inculpé sur tant d'autres chefs, qu'à peine a-t il pu s'occuper de celui-là. Quant au Savoyard détenu, depuis que nous l'avions fait assurer que les juges du Châtelet avoient l'ordre péremptoire de le trouver innocent, il témoignoit beaucoup de sang-froid. Il se trouve de nouveau déconcerté par le *croc en jambe* que nous ont donné les démagogues, en retirant à ces magistrats officieux la connoissance des crimes de *leze-nation*. On tâchera de faire quelque chose de plus pour lui, afin de ne pas décourager tout-à-fait les conspirations qui, sans réussir, ont toujours cet avantage, qu'elles inquiètent, fatiguent & préparent ce dégoût de la souveraineté qu'il nous importe d'inspirer à ce peuple depuis dix-huit mois souverain. Il faut avouer que si, comme Favras, Savardin devoit s'élancer de la terre au ciel, les aides-de camp simulés mériteroient de partager son sort,

pour ne l'avoir pas terminé sur le quai des Morfondus.

On parle de l'économie de votre cour & de certaines autres. St-Cloud pourroit en ce moment leur donner des leçons-pratiques. Au reste, il est cruel de se mettre à l'étroit, pour mettre au large, pour amadouer, pour contenir autrement que par les étrivières, des *pieds poudreux représentans un peuple à pendre.*

Au moyen du sacrifice douloureux de nos nouvelles épargnes, des emplois judiciaires & autres à la nomination royale, que beaucoup de députés, pour eux, leurs proches ou leurs amis, avoient plus à cœur que la régénération, nous avions pour quelques momens, conjuré l'orage formé sur les ministres; mais rien ne s'est trouvé plus précaire que ce triomphe, qui, comme celui de Nancy, sans rien changer à l'état des choses, a donné l'allarme, & a tiré les rebelles de la stupeur & de la sécurité dans lesquelles nous voyons avec joie qu'ils commençoient à se perdre. Les sections ont remué. Les Jacobins, entre les plus exaltés desquels nous voyons avec amertume quelques Allemands, ont fait sonner le tocsin aux quatre coins de la nouvelle république. Ils ont poussé les villes avec lesquelles ils sont en correspondance, & où les ministres se sont le plus évertués, à établir des délits & former des dénonciations. Ces mesures avoient été prévues, & c'étoit pour s'en garantir que l'on avoit imaginé

la lettre des miniſtres à Louis XVI, & la réponſe de Louis XVI aux miniſtres.

La Luzerne a d'abord tombé ſous la faulx démagogique. Il avoit épuiſé les moyens de nous ſervir. Au-deſſus de la reconnoiſſance, nous n'avons pas cru devoir, pour l'amour de ſa perſonne, ameuter & irriter de plus en plus les démocrates concertés avec les colonies & la marine. Nous lui avons fait entendre que nous daignions le diſpenſer de s'expoſer ultérieurement pour notre ſervice.

La chûte de la Tour-du-Pin a ſuivi d'aſſez près celle de la Luzerne. Deux incidens l'ont précipitée. Dans l'intention d'allumer une autre fois à Montauban le feu qui finalement doit purifier la France de la contagion qui la travaille, il avoit, au lieu de renforcer, conformément à certain décret, la garniſon de cette ville de deux régimens, ordonné qu'on la diminuât d'une partie de celui de Lorraine. On avoit cru qu'en faiſant aſſaillir & maſſacrer quelques ſoldats de celle qui reſteroit, par quelques affidés vêtus en gardes nationaux, non ſeulement on détruiroit la bonne harmonie ſubſiſtante entre Lorraine & les Montaubanois, mais qu'en excitant ce régiment à la vengeance, après l'avoir aſſez affoibli pour, au lieu de l'obtenir, devoir ſuccomber, on parviendroit à faire de ſa querelle celle de toutes les troupes de ligne.

Or, dans le tems qu'on faiſoit à l'aſſemblée démagogique le rapport trop candide de cette entrepriſe, auſſi bien conçue que mal exécu-

tée, on y apprenoit que dans la ville de Toulouse, voisine de Montauban, de Nîmes, Jalès & autres foyers du royalisme, la municipalité n'avoit pas cru devoir tenter l'arrestation des réfractaires de la chambre des vacations, parce que Toulouse abondoit de mécontens & n'avoit d'autre appui qu'une garde nationale sans armes & mixte quant aux principes. La Tour-du-Pin, étourdi des reproches que cette double transgression alloit accumuler, & d'ailleurs harcelé de toutes parts, n'a pas assez présumé de ses forces pour lutter plus long-tems contre l'opinion & l'exécration démagogiqnes; & nous, voyant d'autre part, qu'il touchoit au moment de ne pouvoir plus nous être utile, nous lui avons, comme à la Luzerne, permis de renoncer à l'honneur de nous servir.

Les commissaires qu'on avoit envoyés à Nancy ne se sont pas trouvés des hommes intraitables. On a réussi peut-être au-delà de ce qu'on devoit espérer, à retarder la publication de leur rapport, à y introduire des changemens & des atténuations. Il est, au reste, bien éloigné de ce qu'il faudroit qu'il fût. Ce qui nous console, c'est que le général patriote n'y fait pas une meilleure figure que le royaliste. Les démocrates demandent de quel droit il s'ingère dans les transactions d'autres départemens que celui de Paris. Ils ont découvert que sans les manœuvres de ses nombreux & intrigans aides-

de-camp, les gardes nationales circonvoisines n'auroient point manifesté ce dévouement auquel Bouillé s'attendoit si peu, qu'il sollicitoit l'envoi de commissaires qui les engageassent à s'unir à lui; dévouement sans lequel il auroit fallu qu'il attendît ces commissaires, dont la venue & les mesures conciliatrices auroient pu faire perdre l'occasion d'exercer une indispensable & toujours insuffisante vengeance sur Château-vieux, irrémissiblement coupable d'avoir, en juillet 1789, donné, dans le Champ de Mars, l'exemple funeste de la désobéissance; dévouement sans lequel le massacre de Nancy ne s'opérant point, nous aurions ignoré ce qu'il étoit important de savoir : c'est-à-dire qu'il étoit difficile, mais non impossible, d'armer les François les uns contre les autres.

Les commissaires font tomber la masse des torts sur le directoire & la municipalité de Nancy, sans pour cela justifier Bouillé. Ce général, d'ailleurs, découvre son secret avec autant d'inutilité que de mal-adresse, en embrassant Malseigne & Lanoue au moment qu'ils arrivent près de lui. Le rapport laisse apercevoir aussi qu'il n'est pas improbable que Bouillé se soit entendu avec le directoire & la municipalité, qu'il en ait reçu des ordres ostensibles de faire faire halte à l'armée d'exécution, & des ordres secrets de la faire avancer.

En ce moment l'Assemblée démagogique a deux partis à prendre: de convenir de ce qu'elle ne peut cacher, d'avoir prématurément, follement vôté des louanges au général, & de

sévir contre ceux qui l'ont induite en erreur; ou dans le principe de son infaillibilité, de persister, au mépris de l'évidence, à voir dans Bouillé le citoyen & l'homme de guerre irréprochables. Quoique de ces deux partis le premier fût le plus sage & même le seul capable de lui conserver l'opinion publique, nous prévoyons avec joie que ce n'est pas celui qu'elle adoptera.

La présomption d'être également considérable à la cour & devant le peuple, vient de faire commettre au général patriote une nouvelle école. Il a cru pouvoir, sans conséquences, entrer dans nos vues relatives à la recomposition d'une maison militaire. Il a fait plus: il a pris sur lui de faire clandestinement circuler parmi la portion soldée de la garde nationale parisienne la lettre concertée, par laquelle le Roi fait savoir à la Fayette qu'il daignera consentir à ce que les ci-devant grenadiers-gardes-françoises & autres soldats, soient admis dans cette recomposition. Or, cette démarche a été dénoncée & reçue comme une trahison insigne par les enragés des Jacobins, du Palais-Royal & des autres repaires démagogiques. La fermentation est devenue telle que le héros du nouveau & de l'ancien monde en a pâli. L'apologie de sa conduite est devnue indispensable. Il l'a faite; mais le tems de l'illusion étant au moment de passer pour lui comme elle a passé pour Necker, aucun applaudissement, &

même aucune approbation ne s'en ſont enſuivis de la part de la Commune, ſi courtoiſe & ſi crédule. Quant au public, ſon arrêt ſemble prononcé d'une manière irrévocable. Il dédaigne d'entrer dans la diſcuſſion des motifs très-aſtucieuſement avancés par la Fayette, pour établir que, loin d'être coupables, ces motifs ſont méritoires. Le public déclare que le général pariſien n'étant qu'une créature & un agent, devoit, à l'égard de la lettre du Roi, comme à l'égard de certaines diſpoſitions relatives à l'artillerie & autres objets, donner préalablement & publiquement avis à la municipalité & aux diſtricts, & recevoir leurs ordres.

Il réſulte de tout ceci un grand mal & quelque bien : un grand mal, en ce que les démagogues de l'Aſſemblée ſe ſont prévalus de l'alarme publique pour renvoyer aux calendes grecques la recompoſition d'une maiſon militaire, ou l'organiſer de manière à ne pouvoir remplir nos fins; & quelque bien, en ce qu'il eſt probable que la Fayette, devenu l'horreur des démocrates comme des royaliſtes, s'il ne périt par les uns, périra par les autres.

Ce qui nous occupe excluſivement aujourd'hui, c'eſt de raſſembler ſur les frontières de la Belgique 60 mille hommes, comme armée d'obſervation. Si l'Aſſemblée veut entendre que la prudence exige cette meſure; ſi, ſous les ordres de Bouillé, ou de tout autre royaliſte, on peut unir cette armée aux Autrichiens, d'autant plus ardens, que nous apprenons qu'on leur promet pour récompenſe d'avoir ſoumis la Bel-

tique, le pillage de la France, nous obtiendrons à la pointe de la bayonnette, l'extirpation de tous nos ennemis.

Après vous avoir entretenu de la Fayette pour ce qui eſt de la France, nous allons le faire à l'égard de l'Autriche. Bien que quand les députés des rebelles Belgiques ſe préſentèrent à l'Aſſemblée, ſoi-diſant Nationale, la Fayette, en votant le premier pour qu'ils fuſſent renvoyés au pouvoir exécutif, remplît ſes ſecrets engagemens avec nous & Merci d'Argenteau, qu'il s'exposât à devenir ſuſpect aux Belges, & à perdre ſa popularité parmi les ſiens; néanmoins, le ſachant caractériſtiquement faux, nous ne pouvions le croire exceptionnellement ſincère avec nous, ſur-tout lorſque pour le ſeul avantage de l'Autriche, que nous ſavons qu'il tient en exécration, il s'agiſſoit de préjudicier notablement la France. Ainſi, nous le fîmes obſerver avec plus de jalouſie que jamais, & nous fûmes inſtruits qu'après, comme avant nos conventions avec lui, les réfugiés Belges le voyoient; qu'il correſpondoit avec Vander-Noot, Van-Eupen & le Congrès, auxquels il avoit dépêché dès le mois de février dernier des émiſſaires fort déliés, & fait croire qu'il n'avoit feint de maltraiter les Belges que pour les mieux ſervir, puiſque l'Aſſemblée Nationale, en les accueillant ouvertement & prématurément, ſeroit tombée dans le piége que les miniſtres lui tendoient, pour faire intervenir l'Autriche, comme partie offenſée, & aggraver les embarras de la France, ſans ap-

porter de remedes efficaces à ceux de la Belgique.

A nos reproches sur sa duplicité manifeste, il répondit, que sa position, l'intérêt de la Cour & même de l'Autriche, voulant qu'il fût informé de tout, il ne convenoit pas qu'il rompît en visière avec personne ; qu'il avoit dû cajoler & leurrer la Belgique pour la résoudre à remettre aux François, dont, dans les occurrences, elle n'avoit rien à craindre, plutôt qu'aux Prussiens dont elle avoit tant à redouter, l'organisation & le commandement de ses forces militaires ; parce qu'en obtenant ce point, il auroit pu former dans l'armée belgique, comme dans la garde nationale de Paris & de presque tout le Royaume, un état-major à sa dévotion, & se mettre à portée de sapper, quand il en seroit tems, chez les Belges comme en France, les bases de l'édifice extravagant des modernes constitutions.

Si nous eussions pu nous résoudre à nous fier à la Fayette, loin de le traverser, nous l'eussions secondé dans le dessein sublime de subjuger la Belgique avec ses propres armes. Mais avec la connoissance des principes & de l'antipathie dissimulée de ce petit dictateur, pour l'Autriche, nous avons cru devoir agir contradictoirement ; nous avons cru devoir charger le comte de la Marck, & plusieurs autres nobles, demeurés fideles sous le masque du Vonkisme, d'aller porter la méfiance & l'effroi dans la Belgique, en observant que, si dans les anciennes révolutions, les dix-sept provinces des

Pays-Bas ont eu tant à redouter de la perfidie du duc d'Alençon & des autres manœuvres des François, à plus forte raison aujourd'hui, qu'exaltés & délirans en politique comme en religion, ils pourroient attenter d'anéantir dans la Belgique isolée, comme chez eux, tous les ordres & les bases d'un bon gouvernement.

Nous vous donnons ces détails, dont plusieurs ne sont que des répétitions, afin de les rappeler collectivement à votre mémoire; & qu'après un mûr examen, vous nous indiquiez la conduite à tenir ultérieurement pour les intérêts de l'Autriche. C'est ce que nous vous invitons à faire avec d'autant plus de scrupule & de diligence, que malgré que, sans cesse, nous faisions déclamer dans les papiers publics sur la tyrannie & le fanatisme de ceux qui prévalent aujourd'hui dans la Belgique, beaucoup de François, même parmi les impartiaux & les modérés, commencent à douter du civisme de la Fayette; à croire qu'il ne leur convient guère, après avoir eux-mêmes rampé sous le despotisme des Rois, d'être si rigoureux sur les erreurs religieuses des Belges. Ils s'avisent de penser & de dire que, quelles que soient ces erreurs, il est de la plus grande importance, de la plus urgente nécessité de faire cause commune avec les Belges & les Liégeois, & de ne pas souffrir que sous le prétexte de réduire les uns au joug d'un tyran spirituel, & les autres à celui d'un tyran temporel, on réunisse les forces de tant de despotes intéressés à étouffer, non-seulement chez les Valons & les Belges,

mais chez les François & tous les peuples de la terre, le cri de la nature réclamant des droits impreſcriptibles.

C'eſt avec le plus grand regret que pour vous inſtruire à fond de l'état des choſes, nous nous trouvons dans la néceſſité pénible d'accroître votre juſte courroux contre l'audace ſacrilège des peuples, qui dans ces jours de ténebres, de délire & de crimes, dédaignent la ſeule gloire dont ils ſoient ſuſceptibles; celle de reconnoître & vénérer dans la perſonne ſacrée des Princes, les véritables oints du Seigneur & ſes dignes repréſentans ſur la terre. Nous jugeons par les exemples effrayans que l'Autriche a déjà donnés, de ceux qu'elle donnera, quand après avoir tiré de la Belgique le ſang corrompu qui la travaille, elle l'obligera de recevoir dans ſon ſein & d'alimenter de ſa ſubſtance des armées ſuffiſantes pour, avec l'appareil & la ſévérité les plus terribles, infliger au peuple françois un châtiment égal à l'irrémiſſible énormité des crimes dont il s'eſt rendu coupable envers la nobleſſe, le clergé, les princes, le ſouverain, la fille & la ſœur des Céſars, enfin envers tous les potentats & le ciel même. Mais en attendant, & pour ne pas retarder ce moment effroyable de criſe, après lequel la juſtice & la raiſon ſoupirent, il eſt indiſpenſable de feindre; car il n'en eſt pas des François comme des Germains & des Moſcovites: ſi leur légéreté, ſi l'aſtuce de l'homme à qui la providence, protectrice des Rois, veut qu'ils ſe confient, leur permettoient l'uſage de

leurs yeux, pour se convaincre de ce qu'on leur prépare, il seroit à craindre & même inévitable, qu'après avoir étouffé, déchiré ceux des leurs pour lesquels ils éprouvent encore l'habitude du respect & l'émotion de l'attendrissement, ils n'allassent dans leur exaltation, & l'insuffisance des victimes domestiques, toutes nombreuses qu'elles pussent être, étancher la soif de la vengeance dans les états voisins, & communiquer leurs fureurs aux peuples étonnés, & déjà trop enclins à suivre de sinistres exemples.

POST-SCRIPTUM.

L'ACCROISSEMENT journalier & prodigieux de l'influence démagogique ; l'empressement incroyable du public, à acquérir les biens envahis; la déconcertation du projet de l'établissement d'une nouvelle maison militaire, dont les opérations auroient été secondées par dix-huit mille chevaux, rassemblés avec autant d'industrie que de secret, dans Paris & ses environs, par les gentilhommes les plus opulens, & dans laquelle les officiers aux gardes, les gardes-du-corps, plusieurs sujets de la troupe parisienne, & grande quantité de royalistes se flattoient de trouver de l'emploi & des moyens de vengeance, avoient, en dernier lieu, tellement accru l'ire, ou, pour mieux dire, le désespoir, que pour proportionner les remedes

aux maux, on avoit réſolu de provoquer des combats ſinguliers juſqu'à l'extinction définitive des chefs de la démagogie. Mais l'eſprit public, ſi l'on peut dénommer ainſi des fureurs populaires, que l'on croyoit preſque éteint dans cette capitale, & qui malheureuſement n'étoit qu'aſſoupi, s'eſt manifeſté comme l'éruption ſoudaine d'un volcan, & la victoire obtenue ſur un des Lameth n'a produit que le ſac de l'hôtel de Caſtries & des réſolutions de la part des démocrates, a rendu à l'avenir le duel pour ainſi dire impraticable.

Au reſte, à côté de nouvelles déconvenues ſe trouvent conſtamment de nouvelles eſpérances. Chaque jour on brûle moins d'encens à l'idole populaire. Non ſeulement on commence à s'élever contre tout culte antérieur, mais on parle de la renverſer. Ses miniſtres furieux crient au blaſphême & au ſacrilege; ils font plus, ils frappent, ils empriſonnent, de leur autorité, les nombreux apoſtats.

Si le peuple eſt aſſez lâche pour ſouffrir patiemment cette oppreſſion nouvelle, nous ſommes fondés dans l'attente de pouvoir le remettre ſous le joug; s'il ne l'eſt pas, s'il ſe porte à des extrêmités, la moitié de Paris d'abord, & enſuite du royaume, s'armera contre l'autre; le ſang coulera en expiation des crimes commis à notre égard, & dans l'état de foibleſſe qu'aménera ſon effuſion, nous pourrons rétablir nos affaires.